

La vérité vraie sur la dissolution de la Chambre des Députés en France.

On s'est, durant ces dernières semaines, assez vivement disputé et batiillé, en France, sur la question, grave en effet, de la dissolution de la Chambre des Députés, lancée en l'air comme un ballon d'essai, afin de se rendre compte de l'état de l'opinion publique et de savoir de quel côté, le cas échéant, elle se dirigerait, à droite ou à gauche.

Chose curieuse. C'est là une question politique au premier chef; il faut donc à croire que l'esprit de parti s'y donnerait libre carrière, que les radicaux et les socialistes qui aiment le bruit, le changement et se délectent dans les luttes électorales où ils puisent toutes leurs forces, surtout dans les grandes villes, se déclareraient, chaleureusement et à l'unanimité, en faveur de la dissolution. Il n'en a rien été, comme on le disait fort bien, dans un article que nous publions hier, sur ce sujet. Les uns approuvent, probablement, parce qu'ils espèrent gagner au changement; les autres, au contraire, condamnent, parce qu'ils ne sont pas sûrs d'obtenir gain de cause, devant le corps électoral.

Cette même division, nous la retrouvons, quoique même tranchée, dans le camp conservateur; de telle sorte qu'après toutes ces vives discussions, nous ne nous sentons guère plus avancés qu'au départ.

D'où viennent donc et cette anomalie, et ces incertitudes, que l'on s'explique assez difficilement sur une question aussi simple en apparence, et d'une pratique aussi facile? C'est que, ni d'un côté ni de l'autre, on n'a osé mettre le doigt nettement sur le vrai point, et dire toute la vérité; c'est que, depuis trois ou quatre années, la République française est entrée dans une phase tout-à-fait inattendue, et que sa force, sa prospérité, nous dirons presque ses destinées, dépendent de sa façon plus ou moins habile et sage de se conduire, dans la nouvelle situation qui lui est faite.

Il faut bien le dire, depuis les dernières grandes élections, il s'est passé deux grands événements avec lesquels il lui faut compter: d'abord, le ralliement du catholicisme qui s'est opéré sous l'influence directe du Pape; puis, l'amitié du Czar et l'alliance Russe. Ce double patronage lui fait une situation nouvelle, nous le répétons, et lui impose des devoirs auxquels elle ne peut se soustraire. Voilà le grand et double problème qu'elle a à résoudre à l'intérieur et à l'extérieur. Si elle y réussit, elle aura accompli une œuvre bien glorieuse, et la France, relevée définitivement dans l'estime de toutes les nations du globe, sera plus grande et plus puissante que jamais. Tel est le secret des hésitations que nous avons à constater sur la question de dissolution.

M. Félix Faure jugé par Bismarck.

M. Faure, qu'on dit avoir été un négociant très capable — ce qui n'est pas dit tout un mauvais école pour un homme d'Etat — semble avoir des qualités très sérieuses, pour cette nouvelle mode des voyages politiques.

Il est couronné contre les fatigues des wagons et des cabines il a un bon estomac et se conduit avec

tact et habileté, sans exagérations nuisibles et sans excès d'éloquence. S'il est vrai qu'en habit et en chapeau haut de forme il a salué les troupes russes en portant militairement la main au chapeau, il est certain que cette manière de saluer pour un civil n'est pas correcte; il aurait dû ôter son chapeau et rendre les honneurs comme le vieux Frédéric qui saluait jusqu'à terre avec son tricorne. Mais, somme toute, il s'est bien tiré et avec goût de l'affaire.

A propos des réflexions de M. de Bismarck sur le salut de M. Faure, voici ce que répond un journal de Paris: Le président s'il avait voulu faire revivre les traditions des siècles passés, aurait choisi son modeste aïeul qu'en Prusse; n'aurait pas l'exemple de celui de nos rois qui créa la politesse la plus raffinée: Louis XIV, dont les chroniqueurs disent: « Il n'a jamais passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre et qu'il connaissait pour telles, comme cela arrivait souvent à Marly. Aux dames il ôtait son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin. Aux gens titrés, à demi, et le tenait en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs, mais qui n'étaient, il se contentait de mettre la main au chapeau. Il ôtait comme aux dames pour les princesses du sang. S'il abordait des dames, il ne se couvrait qu'après les avoir quittées. »

Il y a là, il nous semble, toute une théorie de salut qui n'a pas été faite pour le roi de Prusse... ni par lui, d'ailleurs.

LE NOUVEAU PREDICATEUR De Notre-Dame.

LE PERE ETOURNEAU.

Nous avons tous, ici, connu et admiré le Père Etourneau, nous nous rappelons son émouvante station quadragesimale, à la Cathédrale St-Louis et surtout le magnifique panegyrique de Washington qu'il y prononça et fit un prodigieux effet. Il l'avait pourtant improvisé avec une rapidité foudroyante. C'est ce même Père Etourneau qui vient d'être appelé à prendre la parole dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Le cardinal Richard vient de le choisir pour succéder au Père Olivier.

Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur les mobiles auxquels a obéi l'archevêque de Paris en prenant cette décision. On n'a pas oublié les polémiques passionnées qui suivirent le discours prononcé à la cathédrale, par le Père Olivier, lors du service funèbre célébré pour les victimes de l'incendie de la rue Jean-Goujon. Il fallait, avant tout, éviter de compromettre le succès de l'Œuvre des conférences de Notre-Dame. Celui à qui Mgr Richard vient de confier cette Œuvre a tous les dons oratoires et toute la science théologique et philosophique nécessaires pour lui donner un nouvel éclat. Son Eminence ne pouvait faire, à aucun point de vue, dans l'ordre de Saint-Dominique, un choix plus judicieux.

Le Père Etourneau, âgé à peine de quarante-quatre ans, est certainement l'un des plus puissants orateurs de son époque. Sa voix, d'un volume énorme, remplit sans apparente fatigue les vaisseaux les plus étendus. Elle a des inflexions profondes, très harmonieuses. Dans les passages familiers, il croise souvent les bras. Son geste est, par ailleurs, sobre et non dépourvu d'élégance. Mais les avantages physiques du père Etourneau sont peu de chose en comparaison de la solidité, de la hardiesse, de la limpidité de son enseignement.

Il aborde volontiers les sujets les plus élevés et les plus ardu. Mais il les traite toujours avec

une clarté suffisante pour les mettre à la portée des intelligences moyennes. Esprit très original, il a horreur des sentiers battus. Philosophie et théologie, il ne parle pas pour séduire, il ne se paie point lui-même et ne paie pas les autres de mots, il enseigne, et nul ne l'entend sans profit.

Le Père Etourneau appartient à la province dominicaine de l'Île-de-France. Il est né à Paris le 19 juillet 1853. Entré de fort bonne heure au noviciat de Flavigny, il y a fait, en 1874 — à vingt-trois ans — sa profession religieuse. Depuis lors, il s'est voué exclusivement à la prédication et a obtenu tour à tour dans les principales chaires de province — notamment à la cathédrale d'Autun — à New York, en Belgique, et dans les grandes églises de Paris, les plus retentissantes et les plus légitimes succès.

A Paris, il a triomphé surtout à Sainte-Clothilde, à Saint-Ambroise, à Saint-Honoré d'Eylau. Infatigable, il lui est arrivé de prêcher simultanément trois carêmes. Tous les ans, au mois d'août, il va faire une saison oratoire à Trouville, où son enseignement très libéral et toujours en parfaite harmonie avec celui de Léon XIII, groupe et laisse sous le charme, non seulement la foule des fidèles, mais des hommes politiques aux- quels il a appris le chemin de l'église et des mondains qui, depuis fort longtemps, l'avaient oublié. C'est dire que son apostolat est des plus fructueux.

Justement, le Père Etourneau vient de terminer sa saison de Trouville. C'est là qu'il a reçu la nouvelle du grand honneur dont le cardinal Richard l'a jugé digne. Maintenant, il va prendre quelque repos en Bretagne et reviendra, dans les premiers jours du mois d'octobre, se mettre à la disposition de l'archevêque de Paris.

Les anciens journalistes Parisiens.

Le « Rappel » donnait hier une liste des doyens de la presse parisienne; mais à voir sa liste, il ne s'agit que des doyens d'âge, et non des plus anciens journalistes, car il y a ces deux sortes de doyens. Tel a commencé de bonne heure à écrire dans la presse, a quitté le journalisme pour la politique, a été titulaire ou un employé, est revenu à ses premières amours et les a abandonnés de nouveau. M. Thiers, qui fut journaliste à son heure, ne peut être considéré comme tel, tant leur carrière d'orateurs politiques et d'hommes d'Etat l'emportent de beaucoup sur les heures hâtives de la polémique d'écrivain ou de chroniqueur attachés à leurs délicats souvenirs de lettres.

La presse est un peu comme feu le pont d'Avignon: tout le monde y passe, dans un sens ou dans l'autre, et à tout le monde y fait son rond. Le doyen d'âge des journalistes parisiens est certainement M. Philippe Jourde, ancien directeur du « Siècle », qui a présidé si longtemps et avec tant de tact le Syndicat de la presse parisienne. Il vient d'avoir quatre-vingt et un ans. Puis viennent M. Victor Meunier, dit « Rappel », M. Henri Augé, M. Paul Maurice, également du « Rappel », et M. Eugène Veillot, directeur de « l'Univers ». Mais ces noms nous en rappellent d'autres. Le nom de M. Paul Maurice évoque celui de M. Vacquerie, comme « l'Univers » évoque nécessairement le nom de Louis Veillot, qui fut l'identification de son journal et l'âme de la polémique religieuse sous l'Empire, qui suscita la combativité de presse dans le parti catholique et lui donna tant d'éclat littéraire, malgré ses violences, que la tâche est devenue ingrate après lui.

Tous ces noms que nous venons de citer ont brillé sous l'Empire, et il y aurait ingratitude à ne pas rappeler ici le souvenir de ceux qui, dans tous les partis, furent nos maîtres et concevaient le journalisme avec une ardeur guerrière que la génération actuelle, devenue un peu américaine, aurait

peine à comprendre. Le public de notre époque veut surtout de l'information et de la littérature; les polémiques d'autrefois, il faut bien le reconnaître, ne seraient plus goûtées.

Les journaux étaient moins nombreux alors, et le régime de compression rendait délectable tout sous-entendu, toute allusion délicate; que nous sommes loin de cette époque! On peut tout dire, aujourd'hui, et les finesses restent sans portée: « de sel ne sale plus », comme dit l'Écriture.

À droite, il y avait « l'Union », la « Gazette de France », le « Courrier du Dimanche », auquel succéda le « Journal de Paris », et enfin le « Paris-Journal » de notre regrettable maître Henry de Pène. « L'Univers » éclipseait toute concurrence dans le monde catholique.

Le gouvernement impérial avait le « Constitutionnel », le « Pays », la « France », parfois la « Presse », d'Emile de Girardin, et un peu, dit-on, le « Siècle » de M. Havin. Les républicains luttaient dans « l'Avenir National », les « Débats » qui cependant se rapprochaient de l'orléanisme, le « Temps » qui venait de naître, et le « Rappel » qui apparut aux derniers jours de l'Empire. C'était là la presse politique, tandis que le « Figaro », de M. Villemessant, et le « Gaulois », de M. Barbé des Sablons, inauguraient la presse nouvelle, celle de l'information.

« L'Union » qui a disparu en 1853, avait succédé à « l'Echo français », à la « France » et à la « Quotidienne », de célèbre mémoire. Au lendemain du coup d'Etat, le comte de Chambord en donna la direction au comte de Riancey, qui était député de la Sarthe à la Législative, et avait été emprisonné avec les députés de la droite. Le comte de Riancey n'était pas seulement un gentilhomme accompli, c'était un écrivain de race. À côté de lui, M. Laurentie ne en 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, respecteur de l'Université sous la Restauration, journaliste depuis lors, jusque bien après la guerre, et l'un des plus vaillants lutteurs de ce temps. Puis, M. Nettement, qui écrivit l'Histoire de la Restauration, et M. Poujoulat, Augustin Poujoulat, frère de Baptiste Poujoulat, qui avait écrit l'histoire des croisades avec Michaud.

Augustin Poujoulat avait six pieds de haut, la démarche solennelle, la parole facile, et volontiers il parlait dans les salons, adossé à la cheminée, au risque de brûler ses grands cheveux blancs jetés en arrière, à la flamme des candélabres, ce qui lui arriva un beau soir.

Tous ceux-là étaient des doyens de la presse. A la « Gazette de France », M. Escande lutait de sa plume tenace et mordante. Ce petit vieillard escarpé et raboteux — c'est ainsi que l'appelait Félix Pyat — était effectivement bossu, et il avait l'esprit de sa bosse. Il a fini sa longue carrière comme journaliste en province.

Le « Courrier du Dimanche » n'était qu'une feuille hebdomadaire, mais ses collaborateurs étaient tels que cette feuille prenait une grande importance. Il suffit de citer les noms de Weiss, et de M. Edouard Hervé.

On se rappelle les lettres d'Italie, de M. Erland, lettres qui n'étaient pas de la dernière orthodoxie et qui cependant n'empêchèrent pas M. Erland de mourir en bon catholique, comme M. Havin, directeur du « Siècle ».

Les histoires sur M. Havin sont nombreuses: on ne lui avait même pas épargné les calembours, appelant son journal « sac à vin », sous prétexte que le « Siècle » était le journal des « marchands de vins ». Et quand M. Havin, était député avec son ami Corme, sous la présidence de M. Dupin, et qu'il signait ensemble un amendement, M. Dupin ne manquait jamais de dire: « Les députés « Havin, Corme ont déposé un amendement... » C'était l'esprit du temps. Quant à M. Peyrat, qui fut un

bon écrivain à « l'Avenir national », on sait qu'il est mort sémur. Sa fille avait épousé le marquis Armand Vissoulli.

Qui reste-t-il à citer encore de ce temps? Plusieurs sans doute comme M. Coquille, « de père Coquille », qui écrivait au « Monde » et était un érudit remarquable, et encore d'autres. Mais cela nous entraînerait trop loin.

Tous ceux-là ont fait carrière de journalistes, et belle et longue carrière. Ils ont eu les chevrons de la presse et ils en ont tenu les drapeaux.

La presse s'est modifiée, mais il lui reste des journalistes qui sont l'honneur de leur métier, et elle a, plus qu'autrefois, su attirer à elle les romanciers, les philosophes et les poètes, qui ne se contentent plus dans le livre et parlent familièrement avec un public qui leur en sait gré.

Les morts ne font pas de tort aux vivants. Ce qui est bien mort, c'est l'ancienne forme du journalisme.

ENFANTS D'EXPORTATION.

Non contents d'inonder le marché français de leurs produits industriels, nos bons voisins d'outre-Rhin, ou, pour être plus exacts, nos fertiles voisins de l'autre côté des Vosges avaient projeté d'écouler chez nous... le fruit de leurs entretiens. Jusqu'à présent, il ne semble pas que ces importations de chair humaine aient été très nombreuses, et cela grâce à la police de sûreté, qui a ruiné à ses débuts un genre d'industrie qui florissait surtout dans l'antiquité. Nous voulons parler du commerce des enfants.

Plusieurs sages femmes de Montmartre ont reçu, ces temps derniers, la visite d'un individu à l'accent tudesque très prononcé qu'accompagnait une jeune femme mise avec la plus grande recherche. A chacune des « matrones l'homme a tenu le langage suivant:

— Nous savons en Allemagne que beaucoup de Françaises riches ne peuvent avoir d'enfants. Leur stérilité les rend très malheureuses. Madame, qui m'accompagne, est mère d'une charmante fillette de deux ans dont elle désirerait se défaire au profit d'une famille française fortunée. Peut-être avez-vous dans votre clientèle quelque dame du monde à laquelle les joies de la maternité sont refusées et qui désirerait quand même posséder une adorable enfant. Faites-nous connaître cette personne: nous traiterons avec elle en vous réservant votre commission, et, si cette affaire réussit grâce à votre intermédiaire, vous pourrez vous enrichir rapidement, car nous avons tout un lot d'enfants, de l'un et l'autre sexe, à placer en France.

Les démarches de l'Allemand et de sa compagne ayant été signalées au service de sûreté, une surveillance étroite fut exercée sur le couple. Mais celui-ci, se voyant observé, disparut un beau matin.

Le service de sûreté a reçu, au sujet de cette affaire de vente d'enfants, des déclarations très significatives de plusieurs sages-femmes.

Voici une lettre qui s'explique d'elle-même. Elle fait grand honneur tout à la fois au gouvernement de notre pays et à notre compatriote Henry Vignaud, chargé d'affaires des Etats-Unis à Paris:

— En apprenant la mort du marquis de Rochambeau, dont l'aïeul commandait les forces françaises pendant la guerre de l'indépendance américaine, M. Vignaud, chargé d'affaires des Etats-Unis, a adressé la lettre suivante au vicomte de Rochambeau: « Ambassade des Etats-Unis « Paris, le 6 septembre 1897. « Monsieur le vicomte de Rochambeau, à Rochambeau « Monsieur, « Le secrétaire d'Etat de mon gouvernement, l'honorable M.

Sherman, à qui j'avais télégraphié la triste nouvelle de la mort de votre honore père, le marquis de Rochambeau, me charge de transmettre à sa famille l'expression des sincères sympathies du gouvernement américain dans le malheur qui vient de l'atteindre. « En m'acquittant de ce devoir, je vous renouvelle, monsieur, l'assurance des sentiments de condoléance que je me suis empressé de vous exprimer samedi, tant au nom du général Porter, absent, qu'au mien, et je vous prie de croire à la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Votre obéissant serviteur, « Le chargé d'affaires des Etats-Unis, « Henry VIGNAUD. »

Le marquis de Rochambeau est mort samedi dernier au château de Rochambeau, après une longue et douloureuse maladie.

La question de pain à Paris.

C'est une question à peu près insoluble que celle contre laquelle est venu lutter hier, le conseil municipal de Paris: la question du pain.

Il y a un siècle, elle était un facteur politique de premier ordre et elle a joué un rôle considérable dans la Révolution française. Pour la majorité du peuple français, le pain était alors non seulement la base de l'alimentation, mais l'alimentation presque entière; et la moindre augmentation dans le prix du pain devenait une calamité publique, à cause de la modicité des salaires.

Cette situation a beaucoup changé, s'est considérablement améliorée et on peut dire qu'aujourd'hui, pour l'immense majorité des travailleurs, le pain est devenu presque un accessoire.

L'ouvrier, et en particulier l'ouvrier parisien, dépense en boissons fermentées, en apéritifs, en petites verres, en vin, le triple de ce qu'il dépense pour son pain.

D'autre part, les indigents proprement dits sont indirectement touchés par une élévation du prix du pain, puisqu'ils ne paient pas celui qu'ils mangent.

Il reste donc entre l'indigent et l'ouvrier qui a assez d'argent pour le dépenser au cabaret une couche assez mince de population pour laquelle la cherté du pain, causée d'une part par la modicité de la dernière récolte et, de l'autre, par les droits protecteurs établis sur les bords étrangers, devient calamiteuse. C'est sur cette mince couche que les élus parisiens, députés ou conseillers, battent la caisse, enchantés d'exploiter un sujet de déclamation dont les grands ancêtres surent jouer magistralement.

On a proposé de faire confectionner par la boulangerie de l'Assistance publique 30,000 rations quotidiennes qui seraient distribuées gratuitement et qui reviendraient dans les 150,000 francs par mois.

On a proposé de payer une prime aux boulangers pour qu'ils n'augmentent pas le prix du pain. Ce sont là des solutions à la fois socialistes et césariennes, c'est-à-dire absurdes.

Le seul remède rationnel consisterait, pendant la crise que nous traversons, à augmenter les ressources des institutions charitables laïques ou religieuses, soit au moyen d'un prélèvement sur le budget municipal, soit au moyen d'un appel à la charité publique.

En dehors de ce système, qui a le mérite d'être ancien et connu, il n'y a que désordre, injustice et gâchis.

Mme RÉJANE AUX ENCHÈRES

Nous avons tous ici, entendu, vous a applaudi Mme Réjane. Nous savons ce qu'elle vaut. Elle n'est pas moins appréciée en Europe, paraît-il; elle est même cotée très haut. En voici la preuve:

Un théâtre de la Cour allemand, avait demandé à M. Dorval ses conditions et les dates possibles pour deux représentations de Mme

« Les morts dorment en paix dans le sein de la terre. Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints. Je croisais profaner le souvenir d'un amour disparu si j'en faisais le sujet d'une discussion. — Pardonnez-moi, Gaston, je vous ai fait de la peine, j'ai ravi en vous les douleurs assouvies. Je ne retomberai plus dans cette involontaire erreur. Puisqu'il m'est interdit de vous interroger sur votre passé, parlons de votre présent et de votre avenir. Quels sont, mon ami, vos rêves, vos espérances, vos ambitions? — Mes rêves, mes espérances et mes ambitions, fit galement, Gaston, question facile à résoudre. Etre aimé de vous, recevoir, le

Réjane. L'impressario de la tournée pour l'Europe s'était empressé de la soumettre à l'intendant du théâtre de la Cour, qui avait immédiatement adhéré aux conditions demandées. Mais, le jour de cette acceptation, M. Schroder, le directeur du théâtre-casino de Copenhague, télégraphia également pour connaître les conditions — malheureusement pour les mêmes dates.

En présence de cette situation difficile, M. Dorval informa de son embarras l'intendant allemand et le directeur danois. — Mettez Réjane aux enchères! télégraphia alors le tenace impressario de Copenhague. — Acceptez-enchères! répond par dépit l'intendant.

Et l'affaire prenant une tournure originale et intéressante, M. Dorval, pour établir sa bonne foi dans cette lutte, délégua son agent, M. Karl Strakosch, pour suivre, à titre de commissaire prieur, des enchères d'un nouveau genre.

Pendant trois jours, c'a été un échange ininterrompu de dépêches entre les intéressés. Mais, avec un acharnement qui prouve la confiance que lui inspire Mme Réjane, le remuant directeur de Copenhague est resté maître de l'affaire en poussant l'adjudication jusqu'à 8,100 fr. par représentation.

Encore la bombe de la Madeleine

Oh! la curiosité!

Le préfet de police vient de prendre une mesure de rigueur à l'égard d'un certain nombre d'agents de la troisième brigade des recherches qui, le jour de la rentrée à Paris de M. le président de la République, avaient été spécialement chargés de surveiller la Madeleine et ses abords. Ils avaient pour consigne de se tenir, les uns sur les marches, le long des grilles, d'autres sur les côtes, et cela sous la direction des brigadiers et sous-brigadiers de ce service. Tout avait été prévu pour ne laisser aucun espace hors de la vue des agents. Aussi grand fut l'étonnement à la préfecture de police en apprenant qu'une bombe avait pu être posée et avait éclaté sous la colonnade sans que l'auteur du classique attentat fût aperçu et arrêté.

Une enquête fut ordonnée, et le service du contrôle apprit que les agents chargés de la surveillance de la partie de la Madeleine où a éclaté l'engin s'étaient absentés pour voir passer M. Félix Faure. S'ils avaient été à leur poste au moment où l'engin a éclaté, il est indubitable que l'auteur de cette stupide plaisanterie eût été arrêté.

Le sous-brigadier qui avait la direction du service a été puni de quinze jours de mise à pied, et les vingt hommes de la brigade ont eu chacun une mise à pied de huit jours. Puisse ce châtement leur servir de leçon!

MOTS DE LA FIN.

Dans un salon, un invité, jeune avocat, s'écrie: — On peut le dire, maintenant qu'elle n'est plus là: elle jacasait vraiment trop, Mme Doublevé! — Comment! c'est vous qui lui reprochez... — J'ai les bavardes en horreur. — Parce qu'elles vous empêchent de parler!

Bredouillet revient harrassé de la chasse, suivi de son chien Cain qui, de toute la journée, n'a pas levé le moindre poil. — Tout le long du chemin, Bredouillet crie à l'animal, d'un ton farouche: — Cain, qu'as-tu fait de ton flair?

L'Agne-Cure d'Ayer guérit infalliblement tous les cas de malaria. En vente chez tous les droguistes. Prix un dollar.

ment en France. Ah! voyez-vous, c'est encore la pitié qui m'a soutenue durant les épreuves de ma vie.

Le menu du dîner était pareil à ceux d'un restaurant londonien.

Pour potage, un oxtail fortement épicé et qui brûlait le palais, ensuite un gigot bouilli suivi d'un roastbeef saignant, puis un dindon braisé.

Point de légumes, mais une salade de céleri cru, des conserves de gingembre. Pour entremets, un monumental plum-pudding arrosé de rhum.

La vaporeuse lady Audley faisait amplement honneur à ce festin de cannibale.

Elle dévorait à belles dents ces plats qui paraissaient indigestes et lourds à l'estomac de Gaston, habitué à la légère et savoureuse cuisine des chefs parisiens.

En revanche, les vins, les liqueurs, les bières étaient de premier choix: indien pale ale, Guinness stout, du vieux sherry, du porto, du claret, du champagne, du madère et du tokay.

Bientôt Gaston put se convaincre qu'en outre de son péché véniel pour les cartes, le vénérable clergyman avait un goût des plus prononcés pour la bouteille.

D'ailleurs, le vieillard tenait à seul le dé de la conversation. — M. de Lachesnaye, disait-il,

godtez-moi donc de ce xérés; c'est un velours pour la langue, et d'un montant à faire revenir un mort.

Le vin dit le sage, réjouit le cœur de l'homme.

Rappelez-vous le Cantique des Cantiques; « Son amour m'est plus doux que le vin... »

Mais vous n'avez jamais lu la Bible, vous ne connaissez pas cette page admirable où les extases de l'amour mystique se mêlent aux transports des humaines voluptés... William, apportez-nous encore des bouteilles de vin, celles-ci sont vides... Ah! oui, M. de Lachesnaye, vous devriez lire l'histoire des patriarches!

Et il engouffrait, ingurgitait coup sur coup des rasades de champagne, alternées de madère et de xérés.

Cependant ces copieuses libations produisaient sur lui une complète métamorphose.

Ses yeux s'allumaient, son nez se couvrait d'une rougeur violacée.

Son attitude elle-même, jusqu'alors correcte, devenait singulièrement folâtre.

Au dessert il alla jusqu'à passer sa main sur l'épaule nue de sa fille et à lui pincer la nuque avec une hardiesse que la familiarité paternelle ne pourrait justifier.

Lady Audley lui jeta un regard significatif, puis avec un sourire forcé:

— Papa, dit-elle, nous ne sommes pas seuls, et ces tendresses familiales...

— Pas seuls, ricana le vieillard; bah! maintenant que nous sommes sûrs...

Elle ne le laissa pas achever et se levant avec une nerveuse précipitation:

— Monsieur de Lachesnaye, dit-elle, reprenez au salon, mon père nous rejoindra plus tard.

Et sans attendre la réponse du vieillard elle prit aussitôt le bras de Gaston et rentra avec lui dans le hall.

— Ah! les bonnes vieilles mœurs de notre Old England, s'exclama t-elle.

Et toute défaillante elle alla s'étendre sur le divan dans une pause alanguie et voluptueuse.

Dans ce mouvement d'abandon elle avait découvert le haut de sa cheville.

D'un geste pudique elle tassa prestement ses jupes.

Et tout en accomplissant cet acte de pudibonderie, elle regardait Gaston avec effronterie.

— Asseyez-vous ici, près de moi, sur ce tabouret, dit-elle; nous serons plus rapprochés et pourrons mieux causer ensemble.

Le jeune homme obéit et s'assit sur un pouf à côté du divan.

Lady Audley demeura un moment silencieuse, puis d'une voix dolente:

— Oh! oh! répliqua-t-elle d'un ton larmoyant, pouvez-vous parler ainsi?

Interdit, Gaston se mordit la lèvre et fit un geste d'excuse.

Cependant lady Audley s'était accoudée sur le divan et le buste penché vers son compagnon:

— Maintenant que nous sommes seuls, cher ami, parlons de vous.

Racontez-moi un peu votre passé comme je vous ai raconté le mien.

— Mais, madame, répliqua Gaston, assez embarrassé, ma vie jusqu'aujourd'hui n'a rien eu de particulier.

— Eh! interrompit lady Audley sur un ton de reproche, comment osez-vous soutenir une pareille chose!

Jeune encore, vous avez connu les ivresses de la gloire, les joies de la célébrité.

Vous avez soulevé à votre passage des admirations ferventes et déchaînées les rages de l'envie impuissante.

Adoré ou détesté, ensencé ou calomnié, vous n'avez pu rester indifférent à personne.

— Madame!... s'écria Gaston un peu confus.

— Peut-être, poursuivit-elle sans paraître remarquer l'inter interruption du jeune homme, peut-être manquez-vous de confiance en moi. Vous me jugez sans doute indigne de connaître la vie intime de votre âme.

Hélas! Gaston, après de vous je ne suis qu'une pauvre femme, ignorante et bornée.

Et pourtant j'ose l'affirmer, par le cœur, par la faculté d'aimer, je suis votre égale... peut-être même votre supérieure.

Est-ce possible que vous doutiez de moi; répondez, mon ami!

En même temps lady Audley plongeait son regard dans les yeux de son interlocuteur.

— Non, non, madame, s'écria Gaston complètement subjugué par la magique fascination de ce regard, je ne doute pas de vous! Je sais que vous êtes bonne et intelligente que vous êtes bonne et belle.

Mais vous connaissez le proverbe: « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. »

J'étais très heureux et n'ai

donc rien d'intéressant à relater.

— Et pourtant cher ami, vous avez souffert, car vous aimiez Mlle de Saint-Albin.

— Madame, interrompit Gaston, tandis qu'une ombre passait sur son visage, si vraiment vous me portez quelque amitié, ne me faites jamais la moindre allusion à mes tristes fiançailles avec Mlle de Saint-Albin.

C'est une page de mon existence que je voudrais arracher de mon souvenir!

— Ainsi donc, vous la détestez, cette Diane de Saint-Albin, puisque vous ne voulez plus entendre parler d'elle?

— Non. Mais, un poète l'a dit: Les morts dorment en paix dans le sein de la terre.